

CONNAÎTRE ET IMAGER

La “guerre du Golfe”

Jules Gritti¹

Tout commence aujourd’hui par une sorte de superlatif dans la cognition. Dire en effet “le Golfe”, c’est faire reconnaître d’emblée –pour les Occidentaux, les Pays arabes et autres voisins du Proche et Moyen-Orient– le golfe d’Arabie. Au demeurant, si ladite “guerre du Golfe” (janvier 1991) a porté l’information à un sommet cognitif, le *Petit Dictionnaire Larousse illustré* de 1989 parlait déjà sous cette désignation du “conflit opposant l’Iran à l’Irak depuis 1980”. Du comparatif au superlatif, ledit “Golfe” est marqué par ses connotations guerrières. C’est un cas typique de métonymie de forte évidence cognitive. Nous tiendrons notre étude à cette charnière que fut janvier-février-mars 1991. Mais l’actualité de 1997-1998 nous aiguillonne par ses gesticulations entre un Saddam Hussein imprévisible, voire incorrigible, et des U.S.A. diplomatiquement isolés. En jargon franglais de cinéma, disons que l’actualité esquisse un assez piètre scénario de “remake”.

Tout au long de cette étude, nous aurons affaire à des rapports entre la cognition et l’image. Ce dernier terme va fonctionner à deux

¹ Professeur à l’Université de Paris IV.

étages : celui de l'image ou des images au sens iconique ; avec leurs informations et surtout des connotations (de par l'affluence ou de par... l'abstinence) ; celui de l'Image globale comme synthèse, sinon totalité, des connotations. Quant à la cognition, nous l'entendons à la fois : comme information portée et perçue par les images (iconiques), paroles et textes ; comme réception et perceptions des connotations¹

I. Les systèmes culturels d'attente

Nous sommes à la mi-janvier 1991. L'ultimatum de Bush et des Nations Unies va prendre fin. Une chaîne de télévision française² laissait son présentateur déclamer à la manière d'un lancement de satellite : "5, 4, 3, 2, 1, 0 : la guerre du Golfe est déclarée..." Il va de soi que l'événement à chaud n'est pas une génération spontanée. Sa cognition va dépendre de multiples systèmes culturels d'attente. Les présuppositions l'emportent ici sur les sous-entendus³.

Voici tout d'abord les attentes du direct ou du moins de l'événement à chaud. Il s'agit là d'*habitus* culturels inculqués par les reportages "en direct" (ou en style direct) tant télévisuels que radiophoniques. Simulacres d'une présence physique de l'événement. C'est à la limite le "coup" ou le "scoop" comme exploit informatif. Sans doute –pour les Américains– y avait-il la marque, les souvenirs peu glorieux de la guerre fangeuse (et perdue) du Viêt-nam. Il fallait du

¹ Le texte présent part d'une double communication faite aux journalistes de France 2 et France 3 en mars 1991 dans une sorte de sociologie événementielle à chaud. Naturellement, nous la réécrivons de fond en comble pour le présent article. S'agissant de la guerre du Golfe, voici que le 12 janvier 1989, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), Marie-Hélène Bourcier soutenait la thèse : *Le discours narratif durant la guerre du Golfe*. Outre la vivacité de l'analyse, on découvre une bibliographie particulièrement développée tant pour les U.S.A. que pour l'Europe. Nous retrouverons cette thèse sur un point précis : la référence aux images télévisuelles de la guerre du Viêt-nam et leur prétendue influence sur l'opinion publique américaine.

² *La Cinq* (de Lagardère), laquelle –après faillite– a fait place à la Cinquième le jour et Arte en soirée. Ces deux dernières viennent de connaître une certaine unification sous une même présidence.

³ Rappelons que la linguistique classique distingue : le *présupposé* impliqué par les exigences internes et la situation du langage ; le *sous-entendu* livré à la libre interprétation de l'interlocuteur. Dire "veuillez fermer la fenêtre" présuppose la capacité de donner cet ordre et celle de l'exécuter : c'est présupposé. Suggérer : "Je vous ai compris", laisse à l'interlocuteur diverses possibilités d'interprétation et au locuteur celle... de se récuser. C'est un cas fréquent de sous-entendu.

propre, du sec, du victorieux pour racheter cela. Mais les souvenirs plus glorieux du direct, c'était aussi Kolwezi, les Malouines, etc. Et cette attente impliquait la place de témoignages à chaud : aviateur à l'atterrissage, soldat du rang, officier du terrain. A partir de là, nous devinons un possible complexe d'exacerbation-dévaluation du "scoop".

Autre lieu cognitif : la mémoire marquée par les reportages montages cinématographiques de guerre depuis 1914-1918 ou 1939-1945, jusqu'aux plus récentes guerres précisément du désert. Combats corps à corps, char contre char, avion contre avion, navire contre navire. Les Rommel, Montgomery, Moshé Dayan auraient leurs héritiers, fût-ce sous la forme du géant rubicond Schwarzkopf.

Du côté de l'information, c'est une culture télévisuelle de relation entre plateau centralisateur et les journalistes de "terrain". Du côté de la fiction, bien des films de guerre, soit de type réaliste, soit même du type *Apocalypse Now* (avec pour celui-ci une influence musicale sur les génériques de la C.N.N.). Du côté de la simulation, on ne peut exclure, de la part des jeunes générations, l'influence des images de synthèse, des jeux vidéo (des *war-games*).

Plus profondément (venant de plus loin dans les cultures et systèmes de cognition) adviennent les attentes dramaturgiques. Jusque dans les événements "réels", les lois profondément incrustées du récit sont toujours prêtes à fonctionner. D'autant que toute guerre tend à être manichéenne : forces du Bien (du "droit") contre le Méfait. C'est alors un enchaînement de duels : c'est au premier chef le duel attendu des personnages : Bush de la race des hommes tranquilles (comme Mitterrand ou Major) devenant hommes de guerre face à un Saddam Hussein hitlérisé, sinon satanisé¹. Duel ensuite des armes-symboles : Patriot contre Scud, deux technologies de pointe : l'une de défense proprement militaire, l'autre peu ou prou de terreur, avec en sus la possibilité de charge chimique. Duel des lieux : l'aérien et le visible du côté des "Alliés" ; l'enterré, les tranchées, voire la bunkérisation du côté des Irakiens. Duel enfin des rapports avec la Nature : la spécialisation militaire du côté "propre" ; la guerre totale et destructrice, anti-écologique, du côté du sale ennemi.

¹ Le traitement d'image n'était pas évident. En regard des ayatollahs iraniens, Saddam Hussein a, plusieurs années durant, fait figure de moderne et de quasi occidental... Son cas n'est pas sans rappeler celui de Nasser promptement... mussolinisé lors des événements de Suez (1956).

Tous ces présupposés n'entrent pas nécessairement dans le cognitif explicite. Disons pour faire court qu'ils alimentent une manière de pré-cognition. Plus proches de la cognition proprement dite vont jouer des préjugés forts, des quasi-évidences liées à la rumeur. Ainsi l'armée de l'Irak passe pour la "quatrième du monde" (*sic*). Dès lors, la guerre du Golfe s'annonce comme la possible "troisième guerre mondiale" (*sic*), chose que cautionne l'énormité des préparatifs du côté des "Alliés"... Cela implique le dépassement de toute connotation post-coloniale ou tiers-mondiste. L'adversaire doit être de taille !

II. Interrogations, malaises ou l'insistance du cognitif

Il faut bien aussi meubler l'attente et ce travail bricole des éléments informatifs assez disparates. Déjà sur les médias aux aguets pèse le complexe de *Timisoara*. Les journalistes sont marqués par la mise en scène macabre lors du renversement du régime de Ceausescu en Roumanie (décembre 1989) : pas de révolution sans victimes. Il en fallait et pour ce faire des cadavres fraîchement déterrés du cimetière firent l'affaire... C'est entendu : on ne nous reprendra plus... Débute alors une mini-crise vis-à-vis du "scoop". Crise provisoire, n'en doutons pas.

De son côté, Saddam Hussein multiplie les mises en scène : livraison des "otages" avec éventuellement visites d'hommes politiques quémandeurs... exhibition papelarde de certains otages, enfants en tête ; interview avec Patrick Poivre d'Arvor¹, etc.

La C.N.N. de l'Agence Bagdad, "véritable robinet d'informations non stop" perd en partie sa crédibilité, du moins chez les journalistes européens. *De facto*, elle paraît être devenue la courroie de transmission de Saddam. Aussi bien les journalistes s'estiment et se proclament suffisamment avertis des pièges (passés ou pressentis) qui peuvent guetter l'information. Ceux des chaînes françaises ajoutent encore des considérations éthiques : "protéger les petites gens", "ne mettre personne en péril" (Bruno Masure), "pas de voyeurisme" (Roger Claude), "recouper l'information, la vérifier, la restituer dans

¹ Lequel défraiera la chronique par le transport "clandestin" d'un bébé libéré des griffes de Saddam.

son contexte” (Paul Amar). Embûches et possibles surprises sont abondamment répertoriées...

De surcroît, un sondage de la SOFRES pour *Médias-Pouvoirs* et *La Croix* (10.1.1991) tenait lieu d’avertissement : la télévision à 52% de crédibilité perdait 13% en dix mois (et la presse écrite 11 points). Seule la radio, avec 65% de crédibilité, maintenait son rang. Les journalistes, tous médias confondus, paraissent sous dépendance à 61% vis-à-vis des pressions politiques, du pouvoir et de l’argent (à 29% seulement, ils sont réputés indépendants)... Extrapolons sur l’avenir proche, le plus étonnant est qu’ils auront, en trois semaines, renversé la présomption ! La cote positive passera à 71%... Les militaires eux-mêmes recueillent par les conférences de presse ou autres déclarations 51% de confiance contre 44% de réticence (SOFRES dans *La Croix*, 7.2.1991).

Est-ce là l’effet latéral du consensus “patriotique” de guerre ? Est-ce une compréhension plus lucide du travail des journalistes ? Tout cela se mêle à des degrés divers. La cognition vis-à-vis de l’image connaît bien des soubresauts... Enfin, après les opérations militaires, une étude de l’Agence Young et Rubican (*Tribune de l’Expansion*, 8.3.1991) notera que TF1, A2 et FR3¹ auront gagné 9 points ; progrès nets encore : que les radios gagnent 16% et la presse écrite 14,2%. Embellie médiatique plutôt rare, sans doute la “victoire” facile des “Alliés” aidant.

III. La guerre et le paysage audiovisuel

A partir du déclenchement des opérations militaires, cinq périodes peuvent se découper :

1. 15 au 21 janvier 1991 : flux tendus, “tempête du désert”

C’est la formidable tension pour coller à l’événement. La volonté de cognition s’exacerbe de par la frustration des images. Si frustration il y a, la volonté cognitive s’emballe dans une dramaturgie du suspense : “mobilisation générale” (*Télé-Poche*, 5.9.1991). “Tous pleins feux sur le Golfe” (*Le Figaro* et journaux régionaux). Mieux

¹ Dénominations de l’époque avant le changement de 1992-1993 : “France 2, France 3”.

encore : pas de concurrence affichée entre les médias : “déontologie” oblige (...) : “Pool des journalistes (*Ibid.*). Les chaînes télévisuelles affichent les longues durées “non-stop” : 12 heures pour A2 et La Cinq ; 33 heures au 17 janvier pour TF1. Selon *France-Soir* (18.1), il y aurait un temps consensus autour du “secret militaire”. Soit...

A défaut d’informations précises et d’images saisissantes, une sympathique galerie de généraux envahit les petits écrans, “regard bleu horizon, baguette de stratège en main”. Pour quelques... heures, la cognition de fragments d’événement passe par leur voix¹. Généraux en retraite, mais non d’opérette, ils permettent aux officiers d’active de “préserver leur droit de réserve”. La C.N.N., malgré la rareté de ses informations, garde encore son autorité. C’est “l’usine à informations du monde entier”.

2. 21 au 31 janvier : la réflexion critique. La presse écrite accède à un second degré vis-à-vis des radios et télévisions

Dans la course haletante aux rarissimes images de l’événement, la presse écrite était inévitablement en retard de quelques heures. Passé le premier week-end, elle va se doter de marques vis-à-vis des télévisions. Elle ouvre le temps d’une cognition critique (ou d’une critique de la cognition primaire). Chacun signale à qui mieux mieux les “illusions du direct” (R. Cayrol dans *La Croix*, 23.1) avec pour contre-effet les images gênantes des prisonniers. Ou encore, elle dénonce une tribune internationale offerte à Saddam Hussein, lequel a prestement compris qu’il avait devant lui des “relais de propagande”. *Le Monde* et *Le Canard enchaîné* (23.1) dénoncent la quête exacerbée de “l’émotion” ; *La Vie* (23.1) critique l’aspect “partiel” des informations ; *L’Humanité Dimanche* (25.1) flaire de la “manipulation”. Et *Le Dauphiné* de résumer : “Nous voici à la fois sur-médiatisés et sous-informés”. Bref la juste mesure de la cognition souffre de cet excès et de ce manque. Une critique de la portée informative de l’image s’amorce : “du cinéma permanent !” s’écrie Bodard dans *Le Figaro*.

Voici la C.N.N. en procès : “Elle nous livre une guerre aseptisée” (*L’Est Républicain*). *Le Monde* y va d’un dossier critique étoffé.

¹ Il y aurait une étude intéressante à faire sur l’emploi des euphémismes par les militaires : “traiter”, “chirurgie”, etc.

Encore que *Télé 7 Jours* continue à célébrer les exploits de la C.N.N. Une question latérale surgit : “faut-il montrer de la violence aux enfants, les soumettre à un bombardement émotionnel ?” (*Ouest-France*, 30.1). Hâtivement, les divers journaux débitent les réponses acquises de divers côtés : la banalisation de la violence pire que sa monstration ; différence ou mimétisme des enfants vis-à-vis des parents, etc. La cognition se borne ici à des stéréotypes.

Censure ? Le mot est lâché. Le C.S.A. et les parlementaires craignent les “dérapages”. Étienne Mougeotte, de TF1, dans *France-Soir*, se déclare prêt à accepter la censure ! D’autres parlent d’une “autocritique” par les médias eux-mêmes (*La République des Pyrénées*). Ici encore les stéréotypes habituels. La télévision serait-elle complice d’un “leurre fatal” ? Bon prince, *Le Point* invite : “n’assassinons pas la télévision”. En tout état de cause, dans les pratiques du public, l’heure est à un intense pitonnage (*zapping*).

3. 1^{er} au 7 février : la longueur des jours et des doutes

Bombardements répétitifs. Guérilla des images. Attente de l’attaque terrestre... Que dire ? Que montrer ? Un sondage de la *SOFRES-La Croix* (4.2) confirme “la soif d’informations du public”. Fallait-il montrer nos prisonniers sous images iraniennes ? 32% sont pour la diffusion des images. 17% pour celles-ci sans le son ; mais 47% réproouvent la diffusion. Un général parle même de “préserver le moral des troupes”. En définitive, le vieil adage se confirme : toute vérité n’est pas bonne à dire. La cognition rencontre la plus vieille des censures.

En fait, cette longue quinzaine d’attente est meublée d’interrogations et critiques. Plutôt rotatives-répétitives, donc de plus en plus obsédantes. Contradictions entre “la guerre la plus ouverte et la moins transparente” (*Libération*, 4.2), entre la “boulimie et la portion congrue” (divers). “Marché de dupes”, “manipulation”, “auto-censure”, “fiasco du direct”, “avantages à Saddam”, etc. Ainsi se rejoignent *L’Événement du Jeudi*, *L’Express*, *Télérama*, *Témoignage chrétien*, *Le Nouvel Observateur*, etc. La cognition passe par les épreuves d’un doute assez général.

Du moins dans cette... traversée du désert des informations sont à l’honneur : les femmes. *L’Événement*, *Télé 7 Jours*, *Télé-Loisirs*

rivalisent pour camper ces rivales à pleine égalité des grands reporters.

Le malaise diffus entre la presse et les armées tend à grossir, mais les responsables de l'information s'efforcent tant bien que mal de calmer le jeu (*Télé-Journal*, *Le Quotidien*, *V.S.D.*). Tous peu ou prou rabattent leur malaise sur la C.N.N. Les dirigeants des gouvernements sont épargnés ! J.-F. Lacan, dans *Le Monde* (16.2), analyse le malaise des médias face à des "technologies qui s'emballent". Quant à la C.N.N., par son robinet continu d'images, elle donne l'illusion de l'ubiquité, le simulacre de la réalité, presque l'utopie de l'information totale, faute précisément d'une confrontation des sources complémentaires.

4. 17 au 28 février : offensive terrestre et paroxysme des malaises médiatiques

Voici venir le grand moment si longtemps attendu. On aurait pu s'attendre à un réveil de tonus journalistique, d'autant que la victoire paraissait certaine, voire rapide. Or le fait médiatique le plus significatif de ce conflit du Golfe est que, loin de se résorber, les malaises et conflits vont monter en incandescence. D'autant que les journalistes et observateurs avaient tacitement accepté les ultimes 48 heures de politique du "secret" face à l'ennemi. Quitte à se rattraper par un intense jeu des supputations de lieux et d'itinéraires. Interrogations cognitives en pointillés à la manière de mystérieux itinéraires aux flèches et indices énigmatiques.

Passés les deux jours consentis, les critiques, les expressions de malaises vont se répéter. C'est le boycott des "grognaards" de la télévision française – quatre chaînes réunies – qui va précipiter les analyses critiques. Se référant à Tocqueville, *Le Quotidien* (19.2) critique la faiblesse des diverses démocraties dans la conduite des relations extérieures. Pas de contrainte autoritaire, mais attente vive des opinions publiques pour être gratifiées par l'émotion instantanée (Les atermoiements des Occidentaux, U.S.A. en tête, dans la crise larvée de 1997-1998, avec l'Irak donnent du grain à moudre à ce rappel de Tocqueville). *Télérama* évoque les trois cents envoyés spéciaux qui "s'arrachent les cheveux" en leur hôtel. On y voit les envoyés spéciaux du *Figaro* et de *L'Humanité* en train d'échanger leurs

maigres notes ! De tous côtés, les journalistes s'interrogent sur la liberté d'information. Cognition bloquée : Image défaillante.

L'Événement surenchérit en faisant le procès de toute la presse en crise d'information (de cognition, dirions-nous). La télévision serait-elle tombée sur un bec ? Certes le retour camouflé aux images d'archives (dont le cormoran mazouté) fait problème. Mais dans l'ensemble le journalisme audiovisuel se sent piégé : les notations se précipitent : "Divorce armée/télévision" (*L'Express*). Télévision affichée en Irak, camouflée en Occident (divers). La Fédération Internationale des Journalistes enquête sur les restrictions aux libertés. Seule note gratifiante (une fois encore) : *Le Figaro* (23.2) chouchoute les envoyées spéciales jamais aussi nombreuses dans les annales de la télévision. Bien acceptées par les confrères, elles embarrassent les militaires, peu habitués à converser avec des femmes journalistes.

Les philosophes et les hommes du spirituel se mettent de la partie. Michel Serres plaide pour de nouvelles formes de progrès fondées sur le métissage : "Lorsqu'on mêle les sangs, il n'y a pas de guerre". Le Cardinal Lustiger dans *Télérama* (27.2) donne dans l'interpellation critique et prophétique : "Ces médias" qui veulent à tout prix "capter l'auditoire pour faire de l'argent". Alors que l'information devrait être du côté de la "rationalité", elle "excite les passions". (Notons ici l'équivalence entre cognition informative et rationalité). Il faut mettre en jeu une véritable "thérapie" et les journalistes devraient avoir leur "serment d'Hippocrate". D'autant que leur mission qui devrait être "éducative" a pris le relais de celle des enseignants d'antan. Le cinéaste Samuel Fuller retient uniquement les images de "ventres éclatés d'enfants". Quant à Alain Corneau, il a fermé son poste de télévision pour mieux chercher la vérité du côté des philosophes. Ceux-ci sont donc promus au rang de détenteurs de la cognition authentique.

5. Mars : séquelles et révisions

Une question va marquer un tournant, une nouvelle révision critique : fallait-il montrer à l'écran les visages de prisonniers irakiens ? *Le Figaro* (28.2) soutient que les chaînes privées furent moins scrupuleuses qu'A2...

Télérama (9.3) invite à regarder du côté des autres pays : "A chaque pays sa vérité (...). En Occident, les télés ménagent les

opinions publiques. Dans les pays arabes, elles protègent les gouvernements vulnérables”. *Le Parisien* (7.3) note que la guerre du Golfe, si elle a déçu l’information directe, a renforcé l’intérêt des magazines. *Le Quotidien* invite à ne pas majorer le quatrième pouvoir ; les médias audiovisuels ne méritent pas le procès à eux intenté ; une nouvelle lecture de l’information télévisée commence et, au demeurant, s’impose.

Le Monde (9.3) revient sur la C.N.N. mais pour dire qu’elle fait des “émules en Europe”. Par ailleurs, il révèle que “le Gouvernement est au travail malgré tout” (ironie ou humour involontaire ?). Entre-temps, des émeutes à La Réunion passant au premier plan relèguent au second les séquelles de la guerre du Golfe. Substitution classique : rotation de l’offre et de la demande cognitives...

Critiques, autocritiques et plaintes vont s’entremêler. La Croix peut titrer : “Les médias entre Timisoara et le Golfe (...). Pour les années à venir, un beau sujet pour les écoles de journalisme”. Tel ne paraît pas être le scrupule d’Étienne Mougeotte, lequel proclame que TF1 a été la meilleure. Mais Patrick Poivre d’Arvor exhale ses écœurements et gémissements. Dans *L’Événement* (14.3), il se pose lui-même et place TF1 en position de victime d’une “campagne de dénigrement”... Il doit répondre à C.B. News contre l’accusation de “sensationnalisme” et de surenchère. Timisoara de Roumanie aurait plutôt vacciné les journalistes (et lui-même) contre toute manipulation. Face au secret militaire (admissible) de la phase terrestre, il fallait à tout prix éviter le remplissage.

Vient aussi l’heure de distribution de prix entre chaînes et stations. Mais ceci est une autre affaire...

Conclusions et perspectives

Cette guerre du Golfe a paradoxalement suscité (ou accentué) une crise du journalisme télévisuel –paradoxalement mais brièvement. Priver l’antenne d’une bonne partie (et parfois même de la totalité) des documents audiovisuels constituait en un temps si bref, une nouveauté. Le sur-fonctionnement du plateau comme rendez-vous de tous les apports annexes possibles –dont les généraux experts commentateurs– dissimulent à peine le *forcing* de l’opération : une télévision de parole sinon bavardage en regard d’une attente

exacerbée de documents¹. L'évocation de la guerre du Viêt-nam s'inscrit dans ce contexte : les U.S.A. auraient alors bénéficié (avec 20 heures de retard du fait de l'expédition aérienne) de documents authentiques et dramatiques : effet de contraste. Voici que dans sa thèse *Discours narratif sur la guerre du Golfe* (Paris, janvier 1989), Marie-Hélène Bourcier démontre qu'en fait la C.N.N., grande chaîne diffusant ces documents à des heures d'écoute faible les a plutôt utilisés pour valoriser une difficile guerre menée par des soldats "courageux". Si la guerre du Viêt-nam s'est progressivement dévalorisée dans l'opinion publique américaine, cela tiendrait alors davantage au contexte : mouvements étudiants, fuites de conscrits au Canada, et surtout absence de perspectives de nette victoire, etc.

Dans ce contexte de frustrations, on a même assisté à une recrudescence de la crise du *scoop* : complexe de Timisoara. Mais –il n'était pas facile de la pressentir– la course au "scoop" ne devait pas tarder à recommencer à l'occasion des premiers éléments disponibles... Pour les problèmes de la cognition, ce moment d'exacerbation-déévaluation du scoop s'avère fort suggestif. Connaître, télévisuellement parlant, c'est toucher l'événement du bout de la caméra ou du micro. Ce doit être du tangible alors même que le visuel capté de près est aussi un artefact technique. Cette quête irrépressible d'une sorte de toucher audiovisuel déclenche des soubresauts d'humeur vis-à-vis de l'image iconique...

La cognition, prise entre le manque et le débordement, entre sous-médiatisation et sur-médiatisation, finit donc par révéler un appétit de connotations autant sinon plus que d'information. Ce qui compte, ce n'est guère le banal, mais le marqué. On retrouve ici le plus ancien des réflexes proverbialement lié à la "nouvelle" : "qu'un chien morde un homme, c'est insignifiant ; qu'un homme morde un chien : voilà une nouvelle !".

Nous avons noté comment la presse écrite, nécessairement en retard sur l'événement attendu (disons de 12 heures en regard des radios et télévisions), s'est fort rapidement adaptée à la situation pour produire des commentaires au second degré, pour prendre en perspective le sort des télévisions elles-mêmes. Il y eut là un moment fort,

¹ Deux ans plus tard, le déploiement visible –excessif, voire ridicule– de reporters et photographes lors du "débarquement" de troupes américaines en Somalie, marquait un rattrapage vis-à-vis de la rareté qui nous occupe.

étape dans une inévitable évolution. Mais ceci devient alors une vaste question débordant notre sujet et notre moment...

Revenons une dernière fois sur la question, décidément obsédante, du scoop. Par delà le “sensationnalisme”, si souvent critiqué, nous ne devons pas oublier la quête exaltante et légitime de l'événement décisif. La déception du journaliste pouvait aussi être l'envers de son désir et de son flair de l'événement “historique”. Manière de participer à l'histoire en train de se faire. Et les malaises auxquels nous venons d'assister (chez les journalistes européens du moins) révèlent un manque ressenti vis-à-vis de leur vocation, de leur mission.

Passons des “images” à l'Image globale. La guerre dite du Golfe laisse globalement une image incertaine, hybride. A telle enseigne qu'un Baudrillard a pu lancer le titre et le thème provoquants : *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*¹. Disons plus sérieusement que ce conflit suscite l'embarras interprétatif –cognitif– d'une guerre “inachevée” : trop pour une expédition, disons post-coloniale ; pas assez pour la troisième guerre mondiale attendue. En tout état de cause, elle a momentanément masqué de graves et meurtriers conflits contemporains : vis-à-vis des Kurdes par exemple.

Un souvenir historique me hantait lors de la guerre “inachevée” du Golfe : celui de la guerre d'Espagne (1936-1939) devenue *guerre de répétition* avant la mondiale conflagration de 1939-1945... Moment, à vrai dire, surmonté dans mon imaginaire. Si répétition, il y eut dans le Golfe, celle-ci pourrait bien demeurer dans son propre inachèvement. Une image incertaine connote une cognition à multiples variations.

¹ Éditions Galilée, 1991. On aurait envie de s'écrier : pour qui ? Si les Occidentaux ont pu atteindre (presque) le mythique Zéro (victime(s), les soldats irakiens n'ont que trop connu... les effets meurtriers d'une guerre trop réelle.